

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Les correspondances et envois doivent être adressés franco
à M. Georges MARC, 12, rue du Jardin Botanique, Liège.
Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en chef : Georges MARC

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.
ANNONCES-RÉCLAMÉS
s'adresser à M. Aug. BÉNARD, imprimeur-éditeur,
rue du Jardin Botanique, 12, Liège.



Emile Verhaeren.

Lorsqu'en mil huit cent quatre-vingt trois Emile Verhaeren publia son premier livre, *les Flamandes*, ce fut un joli concert de érialleries. Le naturalisme, alors florissant à Paris, était nié à Bruxelles; et monsieur Joseph Prud'homme, personnage respectable, se voila la face à la lecture de ces vers outranciers, rudes et nus, où l'on glorifiait les chairs à la Rubens.

A cette époque, les artistes étaient si fervents de vérité, que l'auteur des grasses *Flamandes*, ne pouvait se pardonner sa maigreur nerveuse; en revanche son livre vivait d'un sang rouge et chaud, toute la force de la jeunesse étalée en plein soleil.

J'avoue, pour ma part, n'aimer que médiocrement cette furieuse symphonie de la matière. Les horizons indéfiniment tangibles, les débauches de couleurs grasses, et ce triomphe de la viande vivante, répugnent à mes désirs. Mais chez Emile

Verhaeren la matière était grandie à la taille de l'épopée, des images énormes se balançaient sur les descriptions, et le réel — même pataud, même grossier, — permettait parfois l'essor de beaux vers, au vol massif et puissant.

Tels ceux-ci :

Des chiens-bergers, les yeux flambants, guettent leurs lices;
Et les naseaux soufflants, les pieds fouillant le sol,
Des taureaux monstrueux ascendent les gémisses.

Et cette bourrasque :

L'Escout à clapotis rudes fouette son bord.
Dans les bouleaux, plantés en rangée équivoque
Sur les digues, un nid d'oiseau ballotte encor
Un seul — et lentement la bise l'effiloque.

Des bruits lointains et sourds sortent des horizons,
Comme des grondements venus du bout des mondes,
Ils passent, tristes vents des funèbres saisons,
Et sonnent le néant dans leurs notes profondes.

Je pourrais aligner ici bien d'autres

citations; mais j'aime mieux dire tout de suite ce qui, dans ce livre abrupt et tout d'une pièce, devait solliciter l'attention sympathique des lecteurs. Il y a là toute une restitution, sincère et vivante, de la vie paysanne. Une collection de sonnets — *les plaines* — peignent avec un souci d'œuvre complète les choses et les êtres de la campagne, le morne des étendues cultivées, le va et vient travailleur des gens qui s'activent aux moissons, puis tous ces recoins perdus de l'existence des fermes. C'est la campagne, la campagne vraie, vue à travers les mille détails du labeur quotidien.

Mais *les Flamandes* ne sont point, des quatre livres de Verhaeren, celui que je préfère. La forme y est souvent peu châtiée, la vie n'est pas scrutée avec assez de profondeur; et enfin, s'il faut avouer mes faiblesses, ma plume wallonne répugne à juger bien toute cette brutale force germanique.

Emile Verhaeren a publié une petite

plaquette: les *Contes de minuit*, qui contient en germe le Verhaeren d'aujourd'hui; et bien souvent, dépayé parmi les vigueurs des *Flamandes*, je me suis plu à relire son *Noël blanc*, quelques pages d'une naïveté gothique voulue, — une naïveté déjà très savante, — où brillait le plus suave des levers d'aurore.

Mais j'arrive bien vite à son troisième livre, *Les Moines*, où il a accentué la teinte gothique jusqu'à la faire chanter hautement en vives lames de lumière.

Au physique, Emile Verhaeren tient de l'ascète; il tient aussi du reître. En ce grand et mince jeune homme, aux joues maigres barrées d'une forte moustache, en ce haut front volontaire et pensif, on devine un mystique et l'on voit quelque chose du soldat. Tels sont un peu *Les Moines* qu'il a créés. Ne cherchez pas dans son livre les cénobites abîmés au mystère des contemplations, les pieux et les résignés. Non, les moines de Verhaeren sont épiques. Il dessine à grands traits flamboyants des figures ascétiques, haves, où la vie ne réside qu'en l'étincelle d'une religion devenue presque du fanatisme; ou bien des silhouettes carrées de robustesse, puissantes énormes: des moines géants et dominateurs qui subjuguent la foule. Ces moines, — et d'autres aussi, qui restent humains et de chair sous la bure — Emile Verhaeren les glorifie en vers inégalement beaux, certes, mais qui parfois éclatent en voix de triomphe, larges, claires et haut sonnantes. Il trouve pour les décrire, des expressions fauves et droites, éblouissantes et grandes, d'une plastique imprévue.

Solitaires assis sur les montagnes blanches,
Marbres de volonté, de force et de courroux,
Prêcheurs tenant levés vos bras à longues
manches

Sur les remords ployés des peuples à genoux.

Étendards embrasés, armures de l'Église,
Abatteurs d'hérésies à larges coups de croix,
Géants chargés d'orgueil que Rome immortalise,

Glaives sacrés pendus sur la tête des rois...

Nous vous magnifions, nous les poètes calmes,
Et puisque rien de fier n'est aujourd'hui vainqueur,

Puisqu'on a déchiré les lauriers et les palmes,
Moines, grands isolés de pensée et de cœur,
Avant que la dernière âme ne soit tuée
Mes vers vous bâtiront de mystiques autels!
Sous le velum errant d'une chaste nuée,
Afin qu'un jour cette âme aux désirs éternels,
Pensive et seule et triste au fond de la nuit
blème,

De votre gloire éteinte allume encor le feu
Et songe à vous encor quand le dernier blas-
phème

Comme une épée immense aura transpercé Dieu.

J'ai dit mon admiration pour quelques pièces des *Moines*; j'ai dit comment ce livre accentue la tendance nouvelle — et plus profonde d'Emile Verhaeren. Cependant *Les Moines*, ne sont qu'un livre de transition, très intéressant par cela même, très grand parfois, mais qui n'a pas encore la haute et souveraine beauté de l'œuvre définitive. Cette œuvre définitive, nous la trouverons dans *les Soirs*, son dernier volume; — et si j'en augure des quelques pièces qui me sont connues — et nous la trouverons aussi dans les *Débâcles* et les *Flambeaux noirs*, deux livres qu'il publiera bientôt.

Les *Soirs* forment, avec les *Débâcles* et les *Flambeaux noirs*, un tout complet. Ils contiennent la notation du temps, du lieu — vaguement — de l'état général aussi, qui seront les décors de ces drames : les *Débâcles* et les *Flambeaux noirs*. Ils sont aussi, avec des nonchalances enveloppantes, l'analyse de ce moment analogue au crépuscule, d'un cœur énérvé, amertumé dans un corps affaibli par la maladie, — et des songeries qui vont, s'en vont... Les *Débâcles* reprendront l'analyse de ce penseur souffrant et malade, examineront le jeu réflexe des sensations en cet être devenu sans ressort, à vau l'eau ; cette psychologie inerte, dirais-je presque, est retravaillée avec plus de précision : l'attention, qui se portait beaucoup à l'extérieur dans les *Soirs*, s'arrête aux contemplations internes, et nous voici conduit aux *Flambeaux noirs*. Les *Flambeaux noirs*, eux seront l'analyse des pensées d'un malade — le souffrant des *Soirs* et des *Débâcles*, — mais un malade qui serait un artiste et un érudit ; si vous voulez ils chercheront la philosophie de la vie et de l'art, à travers les complications d'un cerveau surexcité par l'amer de souffrir.

Il fallait citer ces livres complémentaires, en parlant des *Soirs*. Quant au livre même, il vaut par une étonnante unité, et par un art profond et subtil, bien que plastique ; il vaut encore par une sombre et nombreuse harmonie où les images tournent et mugissent comme des vagues de ténèbres, parfois troublée par l'éclair lancinant d'un long regard chargé de philosophie, et c'est comme la chute — or et lumière! — d'un resplendissant météore dans l'océan tumultueux de l'œuvre.

Quelques vers en feront foi. D'abord des *Vieux chênes* que rudoie la tempête :

Tout l'infini qui grince et se brise et se tord
Et se déchire et vole en lambeaux de colère
A travers la campagne et beugle au loin la [mort
De l'un à l'autre point de l'espace solaire.

Oh ! les chênes ! Oh les mornes suppliciés !
Et leurs pousses et leurs branches que l'on [arrache
Et que l'on broie ! Et leurs vieux bras exfoliés
A coups de foudre, à coups de bise, à coups de [hache !

Ils sont crevés, solitaires ; leur front durci
Est labouré ; leur vieille écorce d'or est sombre,
Et leur sève se plaint plus tristement que si
Le dernier cri du monde avait traversé l'ombre.

Puis cette mélancolie des religions :

Ce qui flottait de Dieu dans l'albe immensité,
— Douceur éparse et messagère —
On l'a cristallisé naguère
Au seuil des temps, en des vases d'éternité.
Mais le parfum s'en est allé. Les grands calices
Se sont vidés de l'infini.

On se sentait serré dans un monde d'airain,
Où quelque part, là-bas, se dresseraient des [pierres
Mornes et qui seraient les idoles guerrières
D'un peuple encore enfant, terrible et souterrain.

Un air glacé mordait les tours et les demeures,
Et le silence entier serrait comme un effroi,
Et nul cri voyageur au loin. Seul un beffroi,
Immensément vêtu de nuit, cassait les heures.

Goûtez encore cette harmonie lugubre
de bronze et de pierre, et saisissez-y la
force de l'instrumentation, lourde et
sourde :

Ressouvenir.

Appels de cloche à cloche, ô mon âme des soirs !
Entends baller les mélodées
Autour des tours et des vousoirs,
Tombelement entrefrappées
Autour des grandes tours, ô mon âme des soirs.
Appels de cloche à cloche autour des cathédrales
Et leurs porches et leurs claveaux ;
Echos lointains aux lointains râles
Des chapelles et des caveaux
Où sont broyés des morts sous leurs plaques murales.

Appels de cloche à cloche et sanglots pour les [morts
Et leur prochain anniversaire,
Larmes de bronze et pleurs d'accords,
Tanguant malheur, tanguant misère,
O mon âme des soirs, entends les morts hurler [aux morts !

Et cette pièce d'une telle sérénité contemplative et de marbre sous la glace de l'avenir :

Le gel.

Ce soir, un grand ciel clair surnaturel, abstrait,
Froid d'étoiles, infiniment inaccessible
A la prière humaine, un grand ciel clair paraît.
Il fige en son miroir l'éternité visible.

Le gel étreint cet infini d'argent et d'or,
Le gel — et les plaines, les vents et les silences,
Et les plaines et les plaines..., un gel qui mord
Les lointains bleus ou les astres pointent leurs [lances.

Silencieux, les bois, la mer, et ce grand ciel.
Le vide, et sa lueur immobile et dardante,
Et rien qui remuera cet ordre essentiel
Et ce règne de neige acerbe et corrodante :

Immuable totale. On sent du fer
Et des étaux serrer son cœur morne et candide
Et la crainte saisit d'un immortel hiver.
Et d'un grand Dieu soudain glacial et splen- [dide.

Il ne faut pas beaucoup de pièces de cette grandeur pour forcer l'admiration, fût-on même hostile, d'abord. Emile Verhaeren qui s'est montré souvent fort inégal, a atteint, dans les *Soirs*, les régions où le doute ne vient plus jeter l'ombre de sa silencieuse aile noire. On me dit que pourtant il hésite, dédaigne même déjà son dernier livre, veut faire mieux. Mais aussi les forts devant la foule, se trouvent si faibles devant eux-mêmes ! et enfin il n'est, pour souffrir de cette douloureuse incertitude, que les artistes les mieux doués, les puissants et les mâles.

Je voudrais parler encore, — longuement ! — d'Emile Verhaeren ; dire sa vigoureuse personnalité et sa spontanéité qui trouve les rythmes aussi bien que les harmonies ; lui reprocher parfois des négligences tristes ; examiner la plastique de ses vers et les évolutions heureuses qu'elle a subies depuis les *Flamandés* ; montrer l'influence de l'école nouvelle, le poussant de plus en plus vers les recherches musicales, lui qui jadis ne s'inspirait que des couleurs, et définir comment d'un poète exclusivement formiste elle a pu faire le pénétrant artiste que nous louons hautement. Mais la place me manque, mon article dépasse les limites d'une biographie ordinaire, et je dois m'arrêter. Cependant, je ne veux pas le faire sans avoir dit encore combien mon admiration, dédaigneuse des médiocres, vole joyeusement vers Emile Verhaeren. Car les *Soirs* sont une œuvre : c'est de haute, large et synthétique poésie, dont l'esprit sait percer la forme pour découvrir, et laisser resplendir largement, la gloire de l'Idée ; — de même qu'aux matinées où l'air se frise d'un léger brouillard, le chevalier *Soleil* fait apparaître le dôme de son casque doré, puis, d'un geste d'épée flamboyante, écarte l'importune draperie des brumes aux franges d'argyrose.

ALBERT MOCKEL.

AVIS

De nombreuses plaintes nous parvenant au sujet de la remise, par la poste, du journal aux abonnés, nous les prions instamment de bien vouloir nous adresser leurs réclamations par écrit.

Les Vieux et les Jeunes.

Sous le fallacieux prétexte de répondre à un article de la *Gazette de Liège* du 7 courant, nous est envoyé un imprimé intitulé « Lettre ouverte » qui ne fait rien moins que le procès aux institutions établies, ose manquer de respect aux autorités constituées et prône la révolution. Zuzet du peu : un type qui signe « Vieux Jeune » se permettant de ruer dans le rang, qui a l'audace de ne pas trouver tout très bien, Grosjean en remontrant à son curé enfin ! — De quoi... de quoi... gamin ?

Ce procédé américain de distribuer des pamphlets nous étonne sans nous déplaire. Cela ne peut que ranimer l'attention du bon public un peu trop porté à se laisser gâver *ad libitum* sans regarder ce qu'on lui fourre.

Le factum en question contient des révélations piquantes concernant la méthode d'enseignement suivie au Conservatoire. Ainsi,

selon le « Vieux Jeune » Bach serait considéré comme un sergent-instructeur et ses œuvres de piano auraient une utilité égale à celle du Manuel de la Parfaite Cuisinière. Cela ne nous surprend pas trop et nous donne l'explication de certaines interprétations du *Clavecin bien tempéré* aux Concours supérieurs (à quoi, en quoi sont-ils supérieurs d'abord) et aussi de certaine exécution (grâce, bourreau !) de l'*Actus tragicus* du susdit Bach, il y a trois ans. A ces parodies on pourrait ajouter (toujours au point de vue de l'interprétation des anciens) le bon tour joué par M. Verken l'autre jour à Lassus, en faisant connaître celui-ci sous un jour grotesque par un petit chœur de rien du tout et une interprétation *idem*.

Le « Vieux jeune » pourrait aussi signaler la nouvelle façon artistique (?) de produire les jeunes violonistes en les faisant jouer à l'unisson, pour être plus vite quitte sans doute ou pour pouvoir constater avec plus de sûreté quand ils jouent faux.

Cet état de choses est apprécié à sa valeur par la partie intelligente du public, (l'autre partie se composant de plus d'un individu, on ne peut pas dire que j'insinue des personnalités). Et jamais une critique n'a été soulevée dans les journaux. Ceux-ci n'ont jamais adressé que des compliments à tout ce qui se fait dans notre première institution musicale. (sic).

Il est cependant assez singulier que, alors que tout être humain est sujet à se tromper, il suffirait d'être administrateur ou directeur (éminent il est vrai) d'un institut officiel pour être à l'abri d'une erreur.

Cette immunité (j'allais dire impunité) est due à la complexion (j'ai failli dire complaisance) d'une critique (1) de tempérament béneux. Comme dans la fable, à peine en a-t-il ouvert la bouche que les autres disent : oui, très bien. Et, sur ce thème affirmatif, ils brodent des variations nébuleuses parfois où les adjectifs approbateurs s'appliquent indifféremment à une œuvre géniale ou à un cabotin quelconque.

Cette façon de trouver aveuglément tout excellent, de remuer des montagnes de louanges à propos de souris, de professer une admiration universelle et forcenée, d'être enthousiaste quand même, cette façon justifierait à la rigueur les représailles qui tendent à s'exercer maintenant.

Et pour en revenir à la « Lettre ouverte » je plains l'auteur qui prévoit la fin prochaine de cette situation. Ah ! pauvre « Vieux jeune » tu attendras encore longtemps, tu risques de finir tes jours grincheux comme devant. Il en faut d'ailleurs, des grincheux, ne fût-ce que pour servir de repoussoir aux... autres.

X.

Pastels.

RY-PIERROT-EN-BRABANT

Ry-Pierrot ? Nom évocateur, résonnant comme une cascade et comme une mandoline — ne le donnerait-on pas à quelque faubourg mignard de Bergame ? Comme dans les fonds des Watteau, harmonies d'arbres au coloris savoureux, des groupes de bosquets, qu'on dirait disposés par une main experte d'artiste — les charmes ont des mystères voluptueux : sont-ce pas des sons de guitare qui s'en échappent et montent en ceci pareil à de la soie bleue fanée ! Les étangs dorment dans un cadre de peupliers et de hêtres ; sur leur surface, envahie de roseaux effilés se graduant comme les tuyaux des chalumeaux antiques, et par les thyrses des joncs qui jaunissent, une barquette abandonnée vague.

L'exquise invite aux rêveries enchantées, ce paysage baigné d'une tiède lumière automnale qui dore et qui bronze !

O, les Marquises en robes roses, comme des aurores galantes, dansant gavottes et à peine, ô à peine effleurant les teintes des prés se perdant en d'exquises gammes de couleurs. Pâles pirouettes de Gilles en un rai de soleil ! Folâtres concetti, chimériques amourettes, poudrifiées et pimpantes, et traites aussi — mais si adorablement ! —, imbroglio bariolé résonnant de battes !

Au bord de l'étang, sous la branchée s'instale un dîner en plein air : la nappe tachée de vin, luxueusement fournie d'argenteries Louis XV est chiffonnée par de capricieux couples en costumes clairs, rosis dans l'instant béat du dessert. Et là-bas, sur cette pente veloutée du gazon vers l'onde, aux bras de Léo en somptueuses toilettes, de graciles Cydalises, leurs traînes sur l'herbe, descendent s'asseoir sur la nacelle que retient au bord un rameur.

Si élégants personnages, idéalement colorés et surgis du Rêve en l'enveloppement des tièdeurs lumineuses du jour dans le pays qui s'adoucit — puis éparpillés soudain (subite envolée de papillons effarouchés !) par l'apparition, là-bas, au coin du bois, d'un garde chasse escorté de chiens. Une longue barbe tombe sur sa poitrine ; un fusil en bandouillère, il est vêtu d'un bleu sarrau et des guêtres enserrant ses mollets. Il fume une grosse pipe de bois et se dirige, sifflant ses chiens, vers l'auberge — l'habitation perdue dans la forêt : une ancienne ferme : une cour carrée avec des bâtiments tout à l'entour. Et c'est des fenêtres aux volets verts, où tantôt paraissait Colombine, des lucarnes blanches où Pierrot fourrait sa tête comme dans le trou d'une guillotine, des murailles en moellons gris grimpés d'une vigne : tout un décor de pantomime.

UNE FUITE EN EGYPTE.

Le scintil des astres, seul, éclairait à travers le désert la fuite, la fuite surnaturelle, si rapide que les auréoles des divins personnages avaient peine à les suivre, et souvent restaient, comme des lunes éperdues, à planer. Il fallait une halte des voyageurs dans une oasis enchantée par un rossignol et parfumée par les fleurs langoureusement épanouies autour d'une source pour que les auréoles pussent revenir nimbées les têtes sacrées. Dans la source pure alors, où se mirait le chœur des étoiles éternelles, l'Enfant de Dieu était lavé des poussières de la voie — de la voie à travers les sables enténébrés, seulement éclairée du scintil des astres — tandis que de son bâton de route le Père Nourricier abattait d'exotiques dattes des palmiers surgissant dans la nuit.

Ou bien c'était sous un sphynx démesuré, à la griffe de marbre heureusement immobile, vaguement baigné de la clarté bleue du ciel : la Vierge au profil innocent laissait saillir de son corsage un sein lacté où l'Enfant Jésus s'appendait gloutonnement. Le groupe maternel, baisé d'un éclat mystique, plus pur et plus chaste qu'un Raphaël, se laissait contempler d'un Saint-Joseph étendu sur le sable, le sable infiniment aride et sec où en vain l'âne débâté cherchait un chardon. Dans les brûlures de cette contrée quasi équatoriale, le corps du Bambin Adorable était nu, aux chairs molles et dodues qu'empoignait la main blanche et féérique de sa Mère ; et la gorge, nue aussi, de la Vierge — ô céleste ivoire ! — brillait ainsi qu'une étoile dans ce vêtement sombre aux longs plis, si harmoniques sur un corps exquisement modelé !

De l'horizon que n'ensinaient pas cette nuit les solites cris rauques des fauves, un lion et une lionne émergèrent, les reins souples et maigres ondoyant comme ceux des chats qui ronronnent, les pattes adoucies, l'œil plein d'adoration — Royauté Mage venant porter l'hommage du Désert.

Et au ciel, des voix d'anges ravies, des accords lumineux, des éclairs d'harmonie, des cantiques légers de harpes, envolés par les astres.

JEAN D'OTTIGNIES.

A PARAITRE EN AVRIL :

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-80 Jésus, splendidement illustré par Emile BERCHMANS. PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS. Ces exemplaires seront tous signés et numérotés à la presse.

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

César Thomson à Trieste.

Le jeune Maître du violon a donné ces jours derniers deux concerts au *Politeama* de Trieste. Les journaux locaux consacrent à notre cher grand artiste de longs articles que nous traduisons en partie.

L'*Indipendente*, après avoir constaté que Thomson a soulevé le même enthousiasme qu'à sa précédente visite, il y a deux ans, ajoute :

« Tout a été écrit sur cet artiste exceptionnel, un des grands violonistes de ce siècle, et on ne pourrait que se répéter sans pouvoir définir le degré de perfection auquel il est arrivé. Il faudrait se reporter à Paganini pour une telle puissance d'exécution, une technique aussi formidable pour les difficultés les plus ardues, impraticables à d'autres grands virtuoses, et dont Thomson se joue avec la plus grande aisance ; puis une sonorité aussi puissante et moelleuse qui dans les chants passion-

nés nous transportent en un milieu céleste. Enfin on ne peut que dire « C'est le *sommo* » c'est-à-dire qu'il a atteint une hauteur qu'on ne peut dépasser. »

Un autre journal quotidien « *Il Mattino* » qui publie le portrait de Thomson à sa seconde page, n'est pas moins enthousiaste. Résumons: « A l'apparition de César Thomson ce fut un ouragan d'applaudissements: il est le bienvenu à Trieste le si grand artiste et dès les premières notes du 4^{me} concerto de Vieuxtemps on a reconnu le grand Thomson. »

Après s'être étendu sur les qualités techniques de son jeu, *Il Mattino* continue: »

« Trois rappels, trois ovations après la première partie; à la seconde il joue trois pièces de suite, sa *Berceuse Scandinave*, une *Danse* de Brahms et une *Polonaise* de Wieniawsky. Après chacun de ces morceaux, les applaudissements partent, irrésistibles, frénétiques. Non seulement on bat des mains, mais on crie, on hurle « Bravo ». Et Thomson, toujours complaisant ayant redit la Danse de Brahms est encore rappelé trois fois.

A la troisième partie il éblouit de nouveau le public en jouant les *Zigeunerweisen* de Sarasate. Mais ce n'est pas tout: après une tempête d'applaudissements qui fait trembler le théâtre, César Thomson régale l'auditoire de la grande fantaisie de Paganini *Non più mesta* avec une cadence de sa composition, avec ces successions d'octaves jouées avec un naturel prodigieux. Et quand il produit sur son violon l'effet de deux virtuoses jouant ensemble en s'accompagnant, alors l'enthousiasme déborde et devient vraiment du délire. On crie *bravo* sans fin, on rappelle Thomson deux, trois, quatre fois en espérant le voir réapparaître encore. Enfin il a soulevé un tel enthousiasme qu'on doit déclarer que c'est le triomphe d'un des plus grands génies de notre époque. »

Ces éloges quoique venant de loin et si verbeux qu'ils soient, ne nous étonnent pas. Nous avons salué en Thomson l'artiste profond, à l'expression sereine et majestueuse, au jeu empreint d'une noblesse vraie et simple, exempt de emphase ou de sentimentalité malsaine.

Nous sommes heureux de son succès à l'Etranger et nous l'en félicitons.

P.

Eendracht Maakt Macht!

Pièce nouvelle des Théâtre et Université Libres de Bruxelles.

Ce que l'on se tordait Dimanche, dans la salle rouge et or de l'Eden. Cette pauvre salle morne cet hiver et vidée de monde où les grandes glaces se voilaient à force de réfléchir l'ombre noire et se plongaient dans le Nirvana du Silence et de la Nuit, les divinités indoues du plafond aux hiératiques et inquiétantes attitudes...

Et voilà que tout d'un coup les portes, closes depuis deux lunes déjà, et poussiéreuses et bariolées d'affiches arrachées, s'ouvrent toutes grandes, que les lustres s'allument et flamboyent les girandoles et s'emplissent la salle rouge et or — cette pauvre salle, morne cet hiver et vidée de monde, et les glaces réfléchissent de nouveau des visages insoucieux et gais et les Bouddha du plafond sourient, énigmatiquement, du fond de leur inclus polychromés.

Plus un fauteuil à avoir au balcon, ni un strapontin à l'orchestre, on s'écrase, dans les promenoirs, on est coude à coude autour des petites tables rondes des jardins d'hiver. Un monde fou et un succès!

Ça commence tout de suite, dès l'entrée des illustres *Croc-en-jambe* et *L'homme-de-l'Art*, qui exécutent ensemble l'hilarant *Menuet du Forçéps malaisé*, se poursuit le *Pas de ça Lisette* et le grand cortège dit *des Tuyaux de pipe*, pour atteindre son *fortissimo* final dans le *Pas de la Carotte*, exécuté par une bande de

pères et mères de famille qui — mirabile dictu — quittent leur stalle ou leur place de balcon, rien que pour cela! Et, dans l'intervalle, que de choses drôlatiques, cocasses, énormes! On bisse les couplets sur MM. les professeurs — il y en avait plusieurs dans la salle (de professeurs, pas de couples laids) — on trisse la ravissante canzonetta d'une téléphonesse — combien faunesse! — qui vient prévenir les jeunes filles naïve des dangers insoupçonnés du cornet et de la cabine, on rappelle et ovationne à outrance la toute charmante Mlle Artus qui, déléguée par ses compagnes de la candidature en Pharmacie, vient chanter:

« Quelles tubulures nous ajustons

» Et quell' mixtures nous tripotons! »

et se plaindre, après cela, que ce soient elles toujours, les mignonnes élèves, qui soient forcées, quand par hasard il se produit une explosion dans leur petit laboratoire, d'éteindre l'incendie.

O! mes demoiselles, forcées!...

Et, au milieu des chansons et des rires, la pièce avance, les scènes se succèdent, sans que personne sache au juste comment et pourquoi... Jamais on n'avait poussé plus loin le mépris des ficelles!

Quant à l'interprétation il suffira de dire que *Krupp*, c'était Stacé, *Coco Dette* et la *La-Roquette* M. Haffosch, interprétation toute de brio et d'imprévu, à tout bout de phrase interrompue par la cabriole d'un acteur ou les lazzi tombant de la salle.

Somme toute, matinée charmante, charmante surtout par l'ingénuité de la pièce, sa grosse gâté bon-enfant qui, passant la rampe, allait secouer l'agglomérat noir et gris des spectateurs, piqué du blanc, du vert et de la pourpre triomphale des coiffures estudiantines — rares toutes fois dans cette chambrée dont la toute-Université était.

GEORGES ROSMEL.

BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

Ci et là.

UN NOUVEAU CONFRÈRE.

Nous venons de recevoir les premiers numéros du *Salon pour tous*.

La partie artistique ne comprend pas moins de huit à dix dessins par numéro, signés de noms d'artistes connus: Th. Ribot, Marcellin Desboutin, J. F. Raffaelli, Henri Pille, H. Brispot, José Frappa, Jules Girardet, Félix Régamay, Léon Barillot, Viollier, Léon Baillif, Draner, Coll-Toc, Luc Catonnet, etc., etc.

Chaque numéro contient en outre une page de musique, une chronique, une nouvelle, des biographies, des poésies, des échos artistiques, des renseignements sur les Expositions du pays et de l'étranger.

La littérature y est représentée par MM. Ernest d'Hervilly, Régamey, Paul Foucher, Paul Arène, Coquelin cadet, Gustave Rivet, Bertol-Graivil, J. de Gesvres, Raffaelli, Obry-Henry, Sautereau de Sivry, etc., etc.

Le *Salon pour tous* paraît tous les samedis. Ceux qui prendront un abonnement pour l'année 1888 recevront la collection complète des numéros parus. L'abonnement pour la Belgique est de 12 fr. par an, de 6 fr. 50 pour six mois. Le prix du numéro est de 25 centimes. Un numéro spécimen est adressé gratis et franco contre toute demande affranchie. Pour la rédaction, l'administration, la vente et les abonnements, s'adresser rue de Brabant, 183, Bruxelles.

Bruxelles.

LA PUISSANCE DES TÉNÉBRES.

Au théâtre du Parc a été représenté, la *Puissance des Ténèbres*, drame en 5 actes du comte Tolstoï, traduit par MM. J. Pavloosky et O. Méténier. Cette pièce, jouée pour la première fois le 10 février au Théâtre libre de Paris, devant un public spécial, avait obtenu grand succès.

Le public du Parc, composé en majeure partie de gens non initiés à la littérature russe, a accueilli avec moins d'enthousiasme cette nouvelle œuvre réaliste.

Bon nombre de gens que Jacques Damour avait profondément remués, ont assisté, impassibles, aux scènes tragiquement belles qui composent la *Puissance des Ténèbres*. C'est qu'il faut, pour comprendre une œuvre comme celle-ci, posséder au moins quelques notions de la vie et des mœurs du paysan russe, cet être fruste, naïvement croyant et superstitieux. Les Homais égarés dans la salle n'ont pu entendre les invocations à la Divinité, que des plébéiens ignorants font intervenir même dans leurs plus criminelles affaires, sans s'écrier, sur un ton d'indignation comique: « Quel fanatisme! » D'un autre côté, on ne peut admettre n'est-ce pas? que les gens du *bel-air* écoutent, sans rougir, le soliloque incohérent d'un ivrogne qui se vautre voluptueusement dans la paille; ni qu'ils assistent, sans protester, à des scènes d'intérieur où des femmes se jettent mutuellement au visage des épithètes telle que *chienne*, etc.

L'œuvre de Tolstoï, si elle n'est point parfaite, si, par certains côtés, elle touche au vieux mélodrame — ce qui s'explique d'ailleurs par son but —, n'en est pas moins un louable effort vers l'art dramatique si ardemment désiré par ceux que dégoutent les pièces fadasses dont on nous régale encore journellement.

La scène d'intérieur du troisième acte — où Nikita, titubant, rentre accompagné de sa maîtresse, bat sa femme et se rit des sombres prédictions de son vieux père indigné — est particulièrement belle. Mévisto, qui jouait le rôle de Nikita, a su donner à cette figure d'ivrogne un grand caractère de réalité. La scène du quatrième acte, où a lieu, de nuit, l'enfouissement de l'enfant d'Akoulina, est également fort saisissante. Une seule chose la gêne: l'explosion théâtrale de la douleur de Nikita; on voudrait cette douleur plus sombre, plus concentrée, plus virile.

M. Antoine a su faire du rôle très ingrat d'Akim, vieux paysan prêcheur et radoteur, une création originale et vraie et Mme Barny a joué en perfection le rôle de la mégère Matriona.

H. K.

Tombola au profit du Bureau de bienfaisance, Exposition des lots, salle orientale, place Verte, entrée rue de l'Official.

Dimanche 18 mars, à midi, *Concert d'harmonie*, prix d'entrée: 10 centimes ou l'achat d'un billet de la tombola.

Le même jour, à 3 heures, *Bal d'enfants* paré et costumé, organisé par les demoiselles Bolzaguet.

Le même jour, à 8 heures, *Concert*. Prix d'entrée: 1 franc contre remise d'un billet de la tombola.

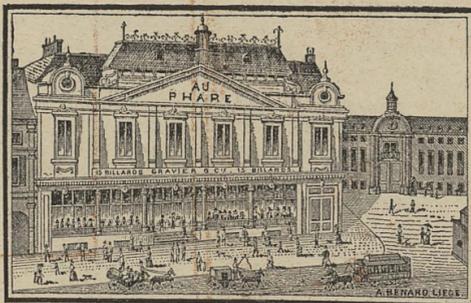
Jeudi 22 mars, à 8 heures, *Grand Concert* vocal et instrumental, organisé par les Disciples de Grétry. Prix d'entrée: 1 franc contre remise d'un billet de la tombola.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sauvenière.

AU PHARE — GRAVIER ET Cie



LIÈGE, PLACE VERTE.

PAVILLON DE FLORE

Bureaux à 6 1/2 heures. Rideau à 7 heures. DIMANCHE 18 MARS 1888

LE JOUR ET LA NUIT

Opéra-comique en 4 actes,

Paroles de MM. Vanloo et Letterrier, musique de Ch. Lecocq.

Distribution: Manola, Mlle Perrouze; Béatriz, Mme Gilles-Raimbault; Miguel, MM. Valdy; Don Braseiro, Crétot; Le prince Calabazas, Raimbault; Don Dégomez, Thys; Cristhoval, Degranges; Un soldat, Vaillant; Gonzalez, Henrotte; Sanquette, Mesd. Leblond; Pépita, Belini; Anita, Clasis; Inès, Crétot; Catina, Joséphine; Pablo, Thys.

On commencera par:

LES CROCHETS DU PÈRE MARTIN

Drame en 3 actes, par MM. Cormon et Grangé.

Distribution: Le père Martin, MM. Harlin; Armand Martin, Clasis; Félicien Laroche, Ancelin; Le capitaine Dubourg, Raimbault; Charençon, Thys; Laurent, Harlin fils; Le vicomte, Degrange; Gérard, pilote, Vaillant; Le marquis, Tack; Un jardinier, Bastagne; Olympia, Mesd. Gilles-Raimbault; Geneviève Martin, Leblond; Amélie, Crétot; Georgina, Belini; Pampette, Clasis; Rosine, Thys; Marins.

Théâtre du Gymnase

Nouvelle administration « Les artistes réunis ».

Dimanche 11 mars 1888, *Les Misérables*, pièce en 5 actes et 12 tableaux, de Victor Hugo.

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art

Comité: ERNEST MAHAIM
de Rédaction: ALBERT MOCKEL
PIERRE-M. OLIN
MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS: 5 frs l'an.

Union postale, frs 6.50.

Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes.

L'ÉTUDIANT

Paraissant tous les jeudis.

Abonnement 3 fr. 50 par an.

Bureaux: 36, rue de Berlaumont, Bruxelles.

Charbonnages du Hasard

Victor RASKIN

Rue des Guillemins, 7

Seul Représentant à Liège

Charbons de toutes les houillères du bassin de Liège.

RASSENFOSSE - BROUET

SEUL REPRÉSENTANT DE LA MAISON CHRISTOFLE & Cie DE PARIS

26, rue Vinave-d'Ile LIÈGE

CHAMPAGNE

E. Mercier & Co

ÉPERNAY.

25 premières médailles

8 diplômes d'honneur

DEMANDEZ PARTOUT

LES CIGARES

Jean Bart

TATI

Maatschappij

APÉRITIF & DIGESTIF

ESSENTIELLEMENT

HYGIÉNIQUE



LIÈGE.

BITTER DE CRÈTE

BITTER DE CRÈTE

BITTER DE CRÈTE

COMPAGNIE

DES

Propriétaires Réunis

pour l'assurance à primes contre l'incendie

Agent principal: A. DEPAS, Liège.

64, rue Hocheporte.

THIRIAR-HERLA

Rue Léopold, 19, LIÈGE.

RÉPARATIONS SOIGNÉES

DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.

Ambre, Cannes, etc.

PRIX MODÉRÉS.

ANVER8 1885, MÉDAILLE D'OR DE COLLABORATEUR.

Typographie • Chromolithographie.

• Aug. Bénard.

Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

J. LARDINOIS & Co

AGENTS DE CHANGE

47, Rue du Pont-d'Ile, Liège.

Chat et vente d'obligations.

Paiement de coupons.

Vente de titres par paiements mensuels.

Liège, Imp. Aug. Bénard



Tu étais jolie, bien jolie dans ton costume de Chiffonnière. Ton visage et tes bras, veloutés comme l'aile d'une mouette, ressortaient plus blancs encore sur cette étoffe toute rouge, drapée à l'italienne; et tes petits pieds, pareils à deux pensionnaires en liberté pour un jour s'élançaient alertes de dessous la jupe écourtée. Sur la tête une fine écharpe, toute rouge aussi, couvrait tes boucles blondes du front, ne laissant libre que les tresses, qui se déroulaient sur le dos dans un écroulement fauve. Tout au dessus de la coiffure une lanterne bien petite brûlait; sa flamme agrandie par la lentille, scintillait comme un oeil lumineux de cyclope.

Ton regard, par contraste, n'en paraissait que plus énigmatique et plus doux: voilé par ses longs cils il restait dans une mystérieuse pénombre. Tu étais jolie, bien jolie, ô ma Chiffonnière!

Sur ton dos pendait, attachée par des cordes de soie dorée, ta hotte déjà pleine; pleine de fleurs embaumantes, — l'été en hiver, — et pleine de cœurs. Des roses aux couleurs tendres, indéfinissables, des tons de vieux pastel: les unes pâles comme de blanches carnations que rosit un sang rouge circulant en dessous; les autres d'un jaune doré, comme des rayons de soleil agglomérés. — Dans ce nid, coquet et doux où il fleurait bon, tu avais blotti, dans l'amoncellement des feuilles et des fleurs, des cœurs en étoffes chatoyantes. Il y en avait des grands et des petits; des blancs, des jaunes, des verts: couleur d'espérance, des noirs: deuil et désespoirs. — Tu ramassais les fleurs et les cœurs. Tout ce qu'il y a de beau et de bon: des fleurs qui embaument et des cœurs qui aiment. Des cœurs d'hommes, bien sûr:..... car tu étais jolie, bien jolie, ô ma Chiffonnière!

Oui, les hommes t'admiraient; tous ceux qui étaient dans les salons, venaient à toi. Tu les attirais par tes fleurs, par la lumière qui brillait sur ton front. — Les papillons, n'est-ce pas, mignonne, aiment les roses et viennent, le soir, tourner autour de la flamme des lustres: Ils y restent jusqu'à ce que le feu les ait dévorés. — Et, pour remplir ta hotte ils t'offraient des fleurs; mais timides et respectueux, comme s'ils s'adressaient à une divinité. Ils n'osaient t'offrir leur cœur, bien que tous eussent voulu dormir leur dernier sommeil dans ton nid parfumé.

Je te regardais de loin. Parmi tous les cœurs que tu avais ramassés, j'en vis un petit, bien petit, d'un rouge sanguinolent. Il me fascina toute la soirée. Je ne vis que toi et lui. Et, quand tu partis du bal, je sentis un grand vide s'opérer en moi.

Depuis ce jour ce vide ne s'est pas comblé. Je te voissans trêve devant mes yeux; et je t'adore..... religieusement.....

O ma Chiffonnière, tu m'as volé mon cœur! C'est un cœur petit, bien petit qui saigne..... qui t'aime d'un amour rouge.

PETRUS PIRUS.